

LABEL MONTAGNARD



Le voyage inutile

Fabrice CLÉMENT

Professeur en sciences de la cognition et de la communication à l'Université de Neuchâtel

Les trois silhouettes athlétiques semblent flotter à fleur de coteau. Sur leur gauche, le mont Blanc se dresse, énorme. Leur foulée légère déroule devant eux le chemin de crête qui les amène vers la Suisse. Lorsque le sentier s'élève brusquement en direction du grand col Ferret, les corps des trois hommes s'inclinent pour résister à la force de la montagne qui les repousse en arrière. À ce moment, la plus aérienne des trois silhouettes tend le bras vers le sol, s'empare d'un brin d'herbe et la porte nonchalamment à la bouche¹.

FAIRE COMME EUX

Ce jeune homme insouciant, léger et élégant, c'était Kilian Jornet en 2011, lors de sa troisième victoire sur l'Ultra-trail du Mont-Blanc, une course de 170 km autour du massif le plus célèbre d'Europe. Course gagnée, celui qu'on nomme familièrement le petit prince des sommets, le visage à peine marqué par l'effort, s'émerveillait avec les journalistes de la beauté des paysages parcourus et se déclarait très heureux que les concurrents avec lesquels il avait fait un bout de chemin soient devenus des amis. Le reportage s'attardait ensuite sur tous les autres, forçats aux visages serrés, regards perdus et démarche titubante. Leur joie à l'arrivée paraissait indicible; ils avaient réussi quelque chose qu'eux-mêmes, il n'y a pas si longtemps, auraient jugé impossible.

Pour de nombreux spectateurs, les images irréelles de cette épopée sont entrées en résonance avec des désirs d'aventure enfantins encore inassouvis. Il était encore possible, à l'ère des téléphones intelligents et des vols aériens bon marché, de vivre une épopée. Chaque année, des dizaines de milliers de candidats et de candidates se ruent désormais sur leur ordinateur à la mi-décembre en espérant décrocher un ticket d'entrée pour cette épreuve. Le succès de cette nouvelle discipline, l'ultra-trail, a évidemment drainé l'intérêt de l'industrie du sport et d'étranges « nouveaux montagnards » sont apparus sur les alpages sous l'œil un peu goguenard des « indigènes » : les fameux « collants-pipettes »². Il faut avouer que le spectacle de ces sportifs high-tech aiguise le sens critique. Victimes du culte de la performance, ces petits entrepreneurs ne gèrent-ils pas leur organisme à la manière d'une entreprise, exploitant une énergie corporelle et mentale dont il convient de maximaliser les résultats³? Focalisés sur le programme d'entraînement, obnubilés par les zones cardiaques à respecter pour rentabiliser au mieux leurs efforts, ces robocops n'auraient-ils plus de cœur?

LES SENTIERS DE LA GLOIRE

Cette posture critique ne manque pas d'acuité et elle pourrait bien être confirmée par le spectacle du départ de l'UTMB. L'entrée progressive des acteurs, avec un essaim d'amateurs équipés de neuf voulant figurer en première ligne, l'arrivée des athlètes d'élite aux places qui leur sont réservées à l'avant de l'immense peloton, le ton dithyrambique du speaker officiel qui résonne dans Chamonix, la musique de Vangelis (*Conquest of paradise*) qui s'élève alors que retentit enfin le compte à rebours, puis le torrent de jambes musclées qui s'élance dans la rue du Docteur Paccard, tout cela peut être aisément conçu comme une savante mise en scène dont les ficelles ne resteraient invisibles qu'aux

1 La scène peut être vue à la 46^e seconde du reportage suivant: <https://www.youtube.com/watch?v=Wkw9uuz4vu8>.

2 MEIZOZ Jérôme, voir dans ce volume p. 142–151.

3 EHRENBURG Alain, *Le Culte de la performance*.

yeux des plus convaincus (même si l'émotion collective qui saisit aussi bien les coureurs que les spectateurs au départ est bien tangible).

Le critique désabusé risque par contre d'être surpris par le spectacle de la course elle-même. Après une trentaine de kilomètres, les flambeaux qui tentent de retenir l'obscurité à Notre-Dame de la Gorge marquent l'entrée dans un univers parallèle. La route s'élève en interminables lacets vers le col du Bonhomme. La fatigue et la nuit finissent de faire tomber les masques. Les hommes et les femmes, qui s'efforcent d'oublier qu'ils n'en sont qu'au début d'un long calvaire, sont « face à eux-mêmes ». L'univers entier semble leur crier de cesser, de prendre conscience de l'absurdité de cet effort, de rejoindre leur doux foyer pour, enfin, se reposer; pourtant, ils et elles continuent, mâchoire serrée, sourcils froncés, souvent hagards, un pas après l'autre, ne pensant souvent plus qu'au prochain ravitaillement. Après 30 ou 40 heures d'efforts et un passage par l'Italie et la Suisse, les « finisseurs » atteignent enfin les rues de Chamonix qui les ramènent au point d'où ils sont partis, il y a une éternité.

C'est au spectacle des arrivées que le point de vue critique risque de s'effiloche définitivement, alors que les visages de grognards émergent d'une longue bataille intérieure et s'illuminent en rentrant au bercail, où ils sont accueillis comme des héros. Nombre de sceptiques qui ont assisté à ces arrivées héroïques se sont retrouvés au départ de la course l'année suivante, tout à la fois impatientes et inquiets de se lancer dans ce voyage improbable, un voyage au cours duquel les paysages alpins semblent éclairer des territoires intérieurs, oubliés depuis toujours. Que se passe-t-il donc dans ces montagnes ?

CATHÉDRALES NATURELLES¹

Pour mieux le comprendre, un détour historique s'impose : la course en montagne est une invention sociale composite dont la genèse permet de mettre en évidence des « déclencheurs » d'expériences spécifiques. Un des dispositifs essentiels de cette machine à faire rêver est la montagne elle-même. Les sentiments que provoquent ses paysages sur la plupart d'entre nous sont en fait un phénomène relativement récent². Cet émerveillement a nécessité un long travail de façonnage du regard à travers les œuvres des artistes romantiques et des intellectuels anglais.

À la fin du XVII^e siècle, les Alpes sont ainsi loin de faire rêver; certains, comme Burnet (1671), pensent même que leur présence atteste du déluge provoqué par la colère divine³. Le jeune Hegel, malgré toute sa bonne volonté, ne peut s'empêcher de juger les montagnes

« horribles » et Chateaubriand fera part d'une déception similaire lors de son voyage au Mont-Blanc⁴. Comme le relevait Gombrich, les émotions éprouvées devant le sublime des paysages alpins sont en fait le produit d'une éducation du regard liée à la diffusion des tableaux représentant des panoramas montagnaux⁵. L'œil « instruit par la peinture » est prêt à frémir devant le spectacle du sublime.

Le plaisir de la grandeur pénètre désormais les visiteurs : cette « horreur agréable », ou « terrible joie »⁶, saisit aujourd'hui les coureurs de l'extrême alors qu'ils entrent dans leur deuxième nuit ou assistent, hébétés et émus, au lever du soleil sur les sommets qui reprennent vie sous leurs yeux.

TU PEUX TOUJOURS COURIR

Le deuxième élément historique constitutif de l'expérience de l'ultra-trail est beaucoup plus récent et s'attache à la course en tant que telle. Certes, courir fait partie de notre répertoire naturel. Courir longtemps est probablement une activité qui a permis à nos ancêtres de survivre, notamment grâce à la chasse « à l'épuisement »⁷. Toutefois, au milieu du XX^e siècle, la course à pied n'était pratiquée sous nos latitudes qu'au compte-gouttes, la plupart du temps sur les stades et réservée aux athlètes d'élite.

Tout change dans les années 1960 alors que le futur fondateur de Nike, Bill Bowerman, découvre en Nouvelle-Zélande qu'un groupe de sportifs gambadent régulièrement et à allure très modérée dans les rues d'Auckland. L'ambiance est joyeuse et l'état de santé des participants stupéfie l'Américain. Le 3 février 1963, il organise une première session à Eugene, dans l'Oregon avec deux douzaines de curieux. Deux semaines plus tard, ils sont des milliers à se presser pour ce rendez-vous. Le phénomène du *jogging* est né et son succès devient vite planétaire⁸. Rapidement, les premières courses hors stade s'organisent. Deux Suisses, Noël Tamini et Yves Jeannotat, lancent alors un magazine de course à pied qui deviendra légendaire : *Spiridon*. En 1974, Jean-Claude Pont fait appel à eux pour organiser Sierre-Zinal, une des premières épreuves de montagne ouverte à tous et toutes. N'importe quel « coureur du dimanche » peut soudain se dire qu'il peut « devenir acteur s'il le désire »⁹.

L'ambiance libertaire de la revue *Spiridon* déteint sur les courses : les compétitions sont conçues comme des défis avant tout personnels et s'accompagnent de joyeuses et fraternelles agapes. La montagne est désormais belle et y courir longtemps fait partie du pensable sinon du désirable. Tout en est place pour que l'ultra-trail prenne son envol.

1 L'expression est de John Ruskin dans *Of Mountain Beauty* (1856), cité dans VINCENT Patrick, *La Suisse vue par les écrivains de langue anglaise*.

2 Cette déclaration peut paraître surprenante mais la plupart des historiens de l'art s'accordent sur ce point : la nature a longtemps été envisagée essentiellement d'un point de vue pragmatique (ce qu'on peut y faire pousser, ce qu'on y trouve comme matériaux, etc.) et non comme un spectacle à valeur esthétique. Cette citation de Cézanne est éclairante : « Avec les paysans, tenez, j'ai douté parfois qu'ils sachent ce que c'est qu'un paysage, un arbre. Oui. Ça vous paraît bizarre. J'ai fait des promenades parfois, j'ai accompagné derrière sa charrette un fermier qui allait vendre des pommes de terre au marché. Il n'avait jamais vu, ce que nous appelons vu, avec le cerveau, dans un ensemble, il n'avait jamais vu la Sainte-Victoire. » (Cité dans JOUTARD Philippe, *L'invention du mont Blanc*, p. 39).

3 VINCENT Patrick, *La Suisse vue par les écrivains de langue anglaise*, p. 122.

4 TROM Danny, « À l'épreuve du paysage ».

5 GOMBRICH Ernst, « La théorie artistique de la Renaissance et l'essor du paysage ».

6 STAROBINSKI Jean, *L'invention de la liberté. 1700-1789*.

7 BRAMBLE Dennis M., LIEBERMAN Daniel E., « Endurance running and the evolution of Homo ».

8 LELIEF Jean-Philippe, *La folle histoire du trail*.

9 Tamini, cité par LELIEF Jean-Philippe, *La folle histoire du trail*, p. 111.

LES MILLE ET UN VISAGES DES HÉROS

Alors que des milliers de coureurs s'élancent sur un parcours apparemment inhumain, un observateur intéressé par l'anthropologie ne peut s'empêcher de penser qu'il est face à une épreuve qui relève d'un rite initiatique. Ce qui attend les participants ressemble à une forme laïcisée et bruyante du périple des moines bouddhistes du mont Hiei, au nord-est de Kyoto. Ces moines-marathoniens se confrontent, dans des conditions immuables depuis 1000 ans, à une série d'épreuves qui se terminent par 100 jours consécutifs pendant lesquels ils doivent parcourir 84 km. Le départ se fait à minuit, éclairé par une modeste lanterne. À la ceinture, une corde et une dague leur permettront de mettre fin à leurs jours au cas où ils ne termineraient pas leur périple quotidien¹.

L'épreuve qui attend les ultra-trailers, si elle n'atteint pas de tels excès, représente tout de même un voyage hors du commun. Par bien des aspects, les étapes du parcours rappellent la manière dont Joseph Campbell² résume l'archétype du récit héroïque dans *Le Héros aux mille et un visages*. Dans un premier temps, le héros répond à l'appel de l'aventure et rompt avec le monde ordinaire. Il doit alors faire face à une série de tâches, souvent ardues, et rencontre au paroxysme de l'aventure une épreuve impitoyable, qu'il surmonte souvent grâce à l'aide d'autres personnes bienveillantes. La mort n'est jamais loin et cette descente dans les abysses ne peut être surmontée qu'en mobilisant une énergie interne dont le héros lui-même ignorait l'existence. À l'issue de ce combat, à la limite de la rupture, le héros dans un dernier effort renaît à la vie: son exploit accompli, enrichi d'une meilleure connaissance de lui-même, il termine son périple et, victorieux, retrouve le cours de sa vie quotidienne³.

Les récits des ultra-trailers semblent calqués sur le modèle de Campbell (qui a d'ailleurs inspiré beaucoup de scénarios hollywoodiens, dont la saga de George Lucas, *Star Wars*). L'impression d'entrer peu à peu dans un monde parallèle, la fatigue qui rend les corps de plus en plus pesants, les douleurs de plus en plus difficiles à ignorer, le sentiment que cette aventure est décidément bien absurde, la tentation d'en rester là, de ne plus bouger et de se reposer, enfin; et ce sursaut de la volonté, le frisson qui envahit tout son être quand le but se rapproche, le paysage qu'on se met à reconnaître, les encouragements des spectateurs lors des derniers kilomètres, la ligne d'arrivée qui est soudain derrière soi. Les visages des coureurs étrangement vieillissés s'éclairent, le soulagement d'en avoir terminé se mêle à la fierté d'avoir tenu bon. Ils sont emplis du sentiment d'avoir mené à bien une mission que personne ne leur avait véritablement confiée.

SUR-VIVRE

Lorsque les ultra-trailers sont invités à expliciter leurs motivations, un leitmotiv revient souvent: le trail permettrait de «mieux se connaître» ou de «connaître ses limites». Si ces formules semblent relever d'un prêt-à-penser commode, le sérieux avec lequel elles sont prononcées laisse penser qu'elles renvoient bel et bien à une expérience vécue en «mode majeur» par les participants⁴.

Le phénomène qui est en jeu renvoie à une forme particulière de perception du réel. Certes, l'état de fatigue et de déplétion musculaire peut entraîner des vécus qui frôlent le paranormal. Pendant la nuit, beaucoup de «finisseurs» sont sujets à des hallucinations et d'étranges rencontres jalonnent leurs récits. Mais un autre type d'affinage perceptif semble à l'œuvre. Le philosophe Max Scheler peut nous aider à en saisir la nature. Selon lui, c'est l'expérience de la *résistance* qui nous donne accès à la réalité des objets dont nous faisons l'expérience⁵. Alors que sa présence est émoussée par les habitudes qui lissent les expériences quotidiennes, le monde extérieur s'affirme avec force quand les coureurs lui résistent en mobilisant les moindres parcelles de leur volonté.

L'effet de réel, encore amplifié par l'aspect imposant du décor naturel, est ainsi démultiplié. Le monde extérieur s'impose à la conscience des ultra-trailers, soudain confrontés à cet «en-dehors» avec lequel ils luttent et coexistent. Sensible aux plus petits détails de l'environnement, la perception temporelle se modifie également et n'obéit plus aux divisions du temps quotidien. Certains finisseurs sont capables de se remémorer le moindre détail du parcours, comme s'ils pouvaient rembobiner à volonté la bobine d'un film pour s'y immerger à nouveau mais, cette fois-ci, sans la douleur.

COMMUNIER

Un dernier aspect de l'expérience de ces montagnards de l'extrême est l'effet assez inattendu d'une activité dont le succès semble ne reposer que sur la volonté individuelle. Rappelons que Kilian Jornet, victorieux pour la troisième fois sur l'UTBM, relevait deux faits majeurs de sa course: l'émerveillement devant le paysage et le plaisir de s'y être fait de nouveaux amis. Ce dernier point est beaucoup moins anodin qu'il n'y paraît.

Pour le comprendre, on peut cette fois-ci se tourner vers la psychologie des combattants. Les anciens militaires, malgré les horreurs de la guerre, semblent souvent habitués par une forme de nostalgie. Ce qui leur manque, c'est le lien profond et indéfectible qu'ils avaient tissé avec les compagnons d'armes avec lesquels ils avaient partagé les mêmes épreuves⁶.

1 STEVENS John, *The Marathon Monks of Mount Hiei*.

2 CAMPBELL Joseph, *Le héros aux mille et un visages*.

3 Jérôme Meizoz (conversation personnelle) relève que la théorie de Campbell, fort discutée en narratologie mais très populaire en raison de son succès hollywoodien, pourrait elle-même être conçue comme un dispositif culturel permettant de forger l'expérience subjective des trailers.

4 Sur cette distinction entre mode «majeur» et «mineur» d'engagement existentiel, voir PIETTE Albert, *L'être humain, une question de détails*.

5 SCHELER Max, « Idealismus-Realismus », cité dans MASSIN Olivier, « Résistance et existence [Resistance and Existence] », p. 293.

6 WHITEHOUSE Harvey et al., « Brothers in arms : Libyan revolutionaries bond like family ».

Un phénomène similaire semble unir les coureurs qui ont partagé un bout de chemin durant les épreuves d'ultra-endurance. Dans ces conditions de galère partagée, des amitiés peuvent naître en quelques heures: l'effort partagé rend semblable et la confiance qui en résulte est désarmante. Le respect ressenti pour ces nouveaux compagnons rejaille sur le coureur, engagé dans la même aventure. La lutte incessante pour la reconnaissance, qui est selon le philosophe Axel Honneth fondamentale pour le bien-être individuel, est provisoirement suspendue¹: le partage de la même expérience permet aux coureurs de se reconnaître mutuellement.

Si, malgré l'extrême difficulté de cette discipline, le nombre des nouveaux montagnards en «collant-pipette» augmente de façon exponentielle, c'est parce que l'ultra-trail concentre plusieurs *dispositifs d'enchantement*²: ode à l'inutile, prière aux Cathédrales naturelles, rituel de passage ou communion dans l'effort avec ses semblables. Ces Sisyphe des temps modernes sont intensément humains: à la fois absurdes et magnifiques.

1 HONNETH Axel, *La lutte pour la reconnaissance*.

2 GELL Alfred, «The technology of enchantment and the enchantment of technology».